

suré. Quelques jours après, en toute hâte, il rassembla ses troupes, et se mit en marche, non pour aller conquérir la Chine, comme on le répète de confiance — un homme tel que lui, qui avait lu les annales et qui connaissait les choses savait très bien qu'à soixante-dix ans on ne conquiert pas la Chine, — mais pour couvrir le Turkestan contre une invasion des Chinois par la Pentapole du Nord et par l'Hexapole de Kachgar. Ce n'est point que l'envie lui manquât; le rêve de reconstruire l'empire turc à l'est pendant très longtemps a hanté les Transoxianais, jusqu'au moment où, tout s'amoindrissant par degrés, ils n'ont plus conçu d'ambition plus haute que d'affranchir l'Hexapole musulmane et de l'arracher aux *Djong Kafir*, aux « Puissants infidèles ». Seïd Ali Ekber, auteur d'une description de la Chine qu'il acheva d'écrire à Constantinople en Rebi-El-Ewel 922 (avril 1516), assure qu'à son lit de mort Timour « exprimait le regret d'avoir versé le sang des musulmans, au lieu d'avoir tourné ses armes contre les infidèles du Tibet, du pays des Oïgour et de la Chine ¹ ». Sa croisade dans l'Inde l'absolvait. Ses successeurs reprirent ses projets : « Le xv^e siècle nous a légué un document d'un très vif intérêt; c'est le récit de l'ambassade envoyée en 822 (1419) à la Cour de Pékin, par des princes de la famille de Timour. La relation en a été écrite par un peintre, Khadjeh Ghiat (Guias) Ed-Dine, que Châhroukh avait attaché à cette mission et auquel il avait ordonné de noter par écrit et certainement aussi de dessiner tout ce qu'il verrait dans ce voyage. Cette relation a été insérée par Abdoul Rezzak Samarkandi dans l'histoire officielle qui porte le titre de *Mathla ous Sa'adaïn ou Madjma oul bahreïn* (Le lever des deux astres heureux et la réunion des deux mers ²). » Au commen-

1. Ch. Schefer, trois chapitres du *Khitay Nameh* (Livre de la Chine), dans *Mélanges orientaux*, 1883, p. 35.

2. *Khitay Nameh*, p. 33-34.

cement du xvi^e siècle, le Timouride Bâber, le futur Grand Mogol, chassé de Transoxiane, traqué en Khorassan, parle encore d'aller chercher fortune en Chine ¹.

Timour partit de Samarkande le 28 décembre 1404, marcha droit au point stratégique accoutumé d'Otrar sur Syr, et là, épuisé par les fatigues, saisi de froid, s'alita pour ne plus se relever. Quand son médecin, maître Fazl-Oullah, lui dit franchement que tout espoir était perdu, en bon musulman et en grand roi, Timour ne s'occupa plus que des destinées de son empire et du salut de son âme. Pour successeur, il désigna son petit-fils, Pir Mehemed, le plus pieux et aussi le plus brave. Plusieurs fois, il demanda son fils préféré, Chah-Roukh, resté dans son apanage de Khorassan, mais il était trop tard pour le faire venir. Le mourant commanda qu'on portât son corps à Samarkande, et qu'on le mit dans le tombeau qu'il avait fait construire pour son Pir, pour le grand moine Seïd-Berké, à côté de ce saint homme. Ne pouvant plus parler, il désigna, du geste, le mollah Heïbet-Oullah pour réciter les dernières prières, et rendit l'âme, à l'heure de vêpres, 7 Châban 807 (14 février 1405), en paix avec son peuple de Transoxiane et avec l'Église de Dieu.

A peine les obsèques célébrées, Khalil-Mirza, fils du détestable Miranchah, viola les dernières volontés de son grand-père, pilla le trésor de Samarkande, et se révolta contre le successeur désigné, Pir Mehemed. Sa maîtresse, la fameuse Chad-i-Moulk, poussait aux aventures ce garçon de vingt et un ans. Quand il fut vaincu (1409), il accepta tout pour la garder, et céda la place à Chah-Roukh. C'est son fils, l'honnête et excellent Mehemed-Tourgaï, plus connu en Europe sous son surnom d'*Oloug-Beg*, « le Grand Prince », qui fit construire, à Samarkande (1428), l'observatoire où furent cal-

1. Bâber, t. I, p. 220, texte, 124.

culées les tables astronomiques dites d'Oloug, ou tables *Gourvaniennes*¹. Lorsque Chah-Roukh mourut en 1446, Oloug lui succéda; mais ce prince savant n'avait pas la vigueur nécessaire pour mener la rude aristocratie transoxianaise et s'imposer au tout-puissant clergé. Son propre fils, Abdul-Latif, se révolta contre lui, et le fit assassiner (1449). Le dernier bon prince turc, Oloug-Beg, était un savant; avec lui périt tout espoir de vie intellectuelle et de renaissance libre dans l'Asie centrale. L'histoire des royaumes nationaux et bigots de Transoxiane, de Kharezme, de Turkestan et de Khorassan commence par un parricide.

En rompant avec la tradition chinoise telle que les Turcs, puis les Mongols, l'avaient interprétée, en se livrant, sans restriction, à l'Église transoxianaise orthodoxe, les Turcs d'Asie centrale commençaient une vie nouvelle. Pendant près d'un siècle, la philosophie, la littérature et l'art de l'Islam les imprégnèrent si profondément qu'ils devinrent étrangers au sol natal, cessèrent de se comprendre entre eux. Les Turcs transoxianais du XIII^e siècle, et jusqu'aux Kiptchak du Caucase et de Russie, bien que musulmans, reconnaissaient les leurs parmi les braves qui venaient du Cathay lointain, sous la bannière mongole; à la fin du XVI^e siècle, s'ils entendent encore leur langage, s'ils ne peuvent renier leur parenté par le sang, ils repoussent avec horreur le contact moral avec ces infidèles; ceux de l'Est ne sont plus, pour eux, que des Chinois, ceux du Nord-Ouest et de l'Ouest, que des Kalmak (c'est de ce mot que nous avons fait Kalmouk) et des Nogaï; malgré leur aversion pour les Tadjik et leur haine contre les hérétiques iraniens, ils se sentent plus près d'eux que de ces mécréants. J'ai fait remarquer combien le génie turc est réfractaire à la controverse et à la théologie, naturellement

1. Du nom de famille Keurégouène, Kourikan, Gourgan, que portaient les Timourides.

discipliné. En acceptant l'Islam comme religion d'État, les Turcs de Turkestan, de Transoxiane et de Kharezme l'adoptèrent en bloc, sans réflexion, sans discussion, militairement, comme une consigne. Pendant cent ans, les moines et les théologiens de Bokhara purent leur pétrir le cerveau à loisir, sans trouver personne pour les embarrasser d'une contradiction, d'une subtilité, ou d'une simple glose. Ainsi, la Renaissance, dans l'Asie centrale, ne fut pas autre chose qu'un recommencement du moyen âge; pendant que les Européens, sous le coup de fouet de l'hellénisme et dans l'éblouissement de l'antiquité retrouvée, se lançaient audacieusement vers l'inconnu, vers la libre recherche, vers la révolte; les Asiatiques, jusqu'au XV^e siècle leurs égaux, se laissaient docilement reconduire à l'école, telle que l'avaient conçue les docteurs et les savants du khalifat orthodoxe. Ils découvrirent, comme une nouveauté, l'aristotélisme déformé par les Arabes, revinrent à l'Almageste, se plongèrent dans Avicenne, leur compatriote, recommencèrent, en turc, l'époque des Samanides, piétinèrent sur place. Toute leur activité intellectuelle, et ils en avaient autant que d'autres, se dépensa en scolastique, en jurisprudence, en rhétorique; à grands efforts, ils reconstituèrent Euclide, Ptolémée, Galien, Hippocrate; à peine osèrent-ils toucher à Platon; aller plus loin, c'eût été se perdre; peu à peu, les moines aidant, ils en vinrent à ne plus penser qu'à leur salut, et se contentèrent du Koran, et des Sommes qu'il avait inspirées :

A l'âge de vingt ans changea ma place
Par la gloire de Dieu, à la grâce du *pir* je restai entièrement...

Au XVI^e siècle, le sacrifice était consommé; le Turc avait abdiqué au spirituel, entre les mains de son *pir*, au temporel, entre celles de son sultan. Les indépendants, les mauvaises têtes, s'en allèrent dans l'Inde chercher fortune avec

Bâber; Dieu lui-même extermina ces impies : « Un jour, on entendit une voix qui venait du ciel, et qui disait : *Khan Babour, any our, our.* — Le khan Babour, qu'on l'assomme, assomme, — sur quoi le peuple se jeta sur Babour et l'assomma sur place ¹. » Voilà ce que les Turcs de Fergana se rappellent de leur souverain, du Grand Mogol, descendant de Tchinghiz et de Timour, aïeul d'Akbar et d'Aureng-Zeb.

Ce xvi^e siècle, si funeste aux Turcs d'Asie, ne fut pas sans gloire. La transformation s'accomplit au milieu de tout l'éclat que peuvent donner aux lettres et aux arts la scolastique et la rhétorique enseignées par une Église d'État, et surveillées par l'inquisition. L'Église, inflexible au fond, fut assez souple sur la forme, confiante en Dieu et laissant le temps faire son œuvre. Elle ne choqua point directement le goût des arts plastiques et de la vie facile qu'une longue éducation chinoise avait fait pénétrer dans le sang ture; mais elle insinua doucement qu'à ce grossier matérialisme on s'abaissait, et offrit un idéal plus élevé aux âmes vraiment nobles :

En ce monde, châteaux et palais de construire, il n'est point besoin;
A la fin, ruines ils deviennent; de villes bâtir, il n'est point besoin ².

Au xv^e siècle, l'Église transoxianaise laissa les tures bâtir, peindre, sculpter et se griser jusqu'à ce que tout le monde vit clairement « qu'il n'était pas besoin », cessât de boire et laissât toute cette architecture, à la grâce de Dieu, s'en aller en ruines. Du reste, les riches dotations des Timourides, les splendides mosquées, les abbayes superbes, les chapelles, les œuvres pies, excusaient assez leurs débauches artistiques. Timour aimait le luxe, les arts, la grande vie; Clavijo raconte qu'il avait ramené de ses guerres tant d'artisans qu'à Samarkande, faute de place pour les loger, on les faisait camper

1. Nalivkine, p. 3.

2. Cité par Vambéry, dans les *Tchagataïsche Sprachstudien*, p. 136.

dans les jardins et dans les grottes qui sont autour de la ville. A Kech, on fit visiter à ce gentilhomme espagnol la chapelle que le Seigneur (c'est toujours ainsi que Clavijo appelle Timour) édifia sur le tombeau de son père, « où ledit Seigneur faisait distribuer chaque jour cent moutons cuits aux pauvres, pour l'âme de son père », et le palais, et les jardins, et les appartements des dames, et autres bâtisses auxquelles on travaillait depuis vingt ans; devant tous ces portiques et ces cloîtres, et ces mosaïques de pavement, et ces azulejos, ces marbres, ces faïences d'or et d'azur, le bon hidalgo s'émerveille, et s'écrie que « d'ici à Paris, où sont les artistes les plus subtils, tout le monde serait dans l'admiration ». Et à Samarkande, c'est bien autre chose! Cette mosquée ¹, dont Bâber, fin connaisseur, fait l'éloge, et ces jardins, et ces ménageries où l'on voit des daims, des faisans, et des éléphants, et cet arsenal, où mille ouvriers travaillent quotidiennement à faire cuirasses garnies et bassinets, et ces salles peintes à fresque, et ces bains, et ces hôpitaux, et cette grande rue marchande que le Seigneur fit percer, abattant les maisons à droite et à gauche! Il est vrai que les corporations réclamèrent; les moines firent des remontrances, à quoi le Seigneur répondit « que ce quartier était à lui, qu'il l'avait acheté de ses deniers, et qu'il leur ferait voir les chartes, mais que pour l'amour de son peuple et d'eux, il rachèterait à beaux deniers le terrain pris » ². A côté des ouvrages d'art et de luxe, Timour ne négligea point les travaux d'utilité générale; sous son règne, la sériculture prit une grande extension; en Transoxiane, les canaux d'irrigation couvrirent les campagnes d'un réseau bien surveillé, la culture du coton fut développée, le chanvre et le lin furent introduits dans le

1. Mesdjid i chah ou mosquée royale, dont les ruines sont encore visibles à Samarkande; grande mosquée sur la place royale à Ispahan, mausolées de Khoum et de Mechhed, etc.

2. Clavijo, p. 185.

pays, des papeteries fondées près de Samarkande, un pont de bateaux établi sur l'Oxus; de toutes manières, on cherchait à s'affranchir de la Chine et de son hégémonie industrielle.

Le goût des bâtisses et de la peinture continua sous les successeurs de Timour. Pour Samarkande et pour Hérat, Bâber donne la liste et la description des principaux monuments qu'y firent élever ces princes, l'avenue de la porte des Turquoises, le kiosque où sont peintes à fresque les batailles de Timour dans l'Inde, les bains du Mirza, construits par Oloug Beg, la Chapelle découpée ornée de peintures à la chinoise, l'observatoire d'Oloug Beg : « Il a trois étages; c'est là qu'Oloug Beg a dressé les tables Gourganiennes dont l'usage à peu près exclusif est répandu dans le monde entier »; le *Bag i Meïdane* (Jardin de l'esplanade), avec le bâtiment des quarante colonnes, et le cabinet en porcelaine de Chine, la Chapelle de l'Écho, etc., et à Hérat, le jardin d'Ali Chir, la Papeterie, le Palais du Trône, Belle Vue, la Blanchisserie, le Bassin aux poissons, le Palais de Cristal, le jardin de Zobéide, les douze tours, le Marché royal, le Grand Marché, l'hôtel d'Ali Chir, connu sous le nom d'« Intimité », son mausolée et la grande mosquée attenante dite « la Sainteté », son collège dit « la Pureté », son couvent appelé « la Purification », ses bains et son hôpital surnommés « la Propreté » et la « Santé ». Quand on considère qu'Ali Chir était simplement un homme de lettres, on se figure la considération que les Timourides témoignaient aux écrivains et aux artistes. Hérat était d'ailleurs la ville artistique par excellence. Bâber raconte qu'à un souper au Palais de la joie, dans le salon où Sultan Abou Saïd a fait peindre ses combats et ses faits d'armes, on donna un concert devant lui : « Parmi les musiciens étaient Hafiz Hadji, Djelal Ed-Dine Mahmoud, le joueur de flûte, et Chadi Betcheh, le harpiste. Hafiz Hadji chanta fort bien. Les artistes de Hérat chantent sans forcer

la voix, avec grâce et en mesure. Le prince Djihanguir avait fait venir un musicien samarkandais qui chantait à pleine voix, durement et inégalement... les Khorassanais se bouchaient les oreilles, faisaient la grimace; s'ils ne chutèrent pas, ce fut par respect pour le prince¹. » De tous les arts, la musique, moins persécutée par l'Église, s'est le mieux maintenue en Transoxiane et en Khorassan; les airs turcs modernes d'Asie centrale sont agréables pour une oreille européenne.

La miniature, et en particulier celle de portraits, tint bon, malgré l'Islam, pendant tout le xv^e siècle; les beaux manuscrits de Mir Ali Chir, que possède notre Bibliothèque Nationale, sont ornés de miniatures qui ne le cèdent pas aux ouvrages occidentaux de la même époque. Bâber cite, parmi les peintres, Bih-Zad, « artiste d'un talent très délicat, mais qui donnait un mauvais développement aux visages imberbes », Chah Mouzaffer, qui écrivit aussi « une œuvre littéraire relative à la vie mystique »; parmi les musiciens, Mervarid, Koul Mohammed, « qui tenait le premier rang pour l'art avec lequel il composait le prélude, et son habileté incomparable dans le développement du thème », Cheïkhi, qui, entendant n'importe quelle mélodie, disait de suite : « C'est d'un tel », Chah Kouli, Hussein, que le brutal Cheïbani fit souffleter par un de ses gens d'armes, parce qu'il faisait des façons pour jouer devant lui, Goulam Chadi, fils d'un chanteur, Bou-Seïd, qui se piquait, lui poète et compositeur, d'être surtout le premier lutteur de son temps, etc.².

Avec Timour, la langue turque avait triomphé de l'irannienne; les hommes de la renaissance transoxianaise écrivent en djagataï, et non plus en persan. Avant eux, le Turkestanaï Khodja Ahmed Yesevi avait déjà écrit en langue vul-

1. Bâber, 240 (texte), 1, 532, traduction.

2. 1, 412.

gaire; mais la langue savante et la langue de cour était le persan, comme on le voit par les ouvrages historiques écrits sur la commande des princes mongols, par Djouveïni, Rachid-Ed-Dine, Vassaf, etc. Le turc s'imposait tellement, surtout après Ahmed Yesevi, que des ouvrages de propagande religieuse et d'édification, tels que le *Mihradj Nameh*, « Livre de l'ascension » (1442), le *Bakhtiar Nameh*, « Livre de fortune » (1432), le *Tezkeret ul Evlia*, « Attestation des Saints »¹, sont en dialecte et en caractères oïgour. Ce n'est qu'après 1450 que l'Église musulmane se croit assez forte pour proscrire le vieil alphabet nestorien, et imposer l'écriture arabo-persane. Jusqu'à cette date, pour son œuvre de propagande chez les Turcs, elle est obligée de se servir du système graphique apporté jadis dans le Pé-Lou par les moines chrétiens; à partir du xvi^e siècle, on ne verra plus, en Asie centrale, ces glorieux caractères de la stèle de Keul Tékiné, les runiformes et les oïgour, avec lesquels les rois turcs et les empereurs mongols ont fièrement fait grossoyer leurs missives aux empereurs de Constantinople, de Chine, d'Allemagne, aux papes de Rome et aux rois de France. L'écriture nestorienne avait résisté même au bouddhisme, même à la littérature chinoise qui a dévoré et englobé les anciennes écritures de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Corée, du Japon; il a fallu l'islamisme pour la tuer chez les Turcs. Seuls, les Mongols et les Mandchous ont bravement et pieusement, malgré les Chinois et malgré le bouddhisme, gardé le vieil alphabet chrétien dont se servaient Dobo Merguène, Yelou de Liao, le Ouang Khan prêtre Jean, et Témoudjine, l'Empereur Inflexible.

Parmi les principaux écrivains transoxianais et khorassanais du xv^e siècle, il faut citer, après Timour lui-même, dont les

1. Dates des copies exécutées à Héral.

Teuzukat sont une œuvre hors pair, et son petit-fils Khalil (on a de lui des vers en persan conservés par Mir Ali Chir), les mystiques Seïd Ali Hamadani (mort en 1384), Khodja Beha Ed-Dine (mort en 1388), les poètes Latfoullah de Nichapour, Kemal Ed-Dine de Khodjend, Ahmed de Kerman, auteur d'une vie de Timour en vers, le juriconsulte, grammairien et exégète Teftzani (1322-1381), le lexicographe Djezeri, l'auteur du plus volumineux dictionnaire arabe. C'est au siècle suivant qu'écrivent Mevlana Abdourrahman Djami « le divin », exégète, moraliste, philosophe, grammairien et poète, Souheïli, le traducteur des fables de Bidpai, Moïin Ed-Dine « le dispensateur de lumière », un mystique (mort en 1433), Hatifi, auteur d'une vie de Timour en vers plus estimée que celle d'Ahmed de Kerman, Bokhari, qui enseigna la rhétorique à Oloug-Beg, Hussein Kouberaï, descendant du grand Nedjm Ed-Dine Koubra, tué par les Mongols à Ourguendj, le satirique Molla Binaï, renommé pour ses reparties (mort, 1516), Mehemed Salih, l'auteur de l'épopée intitulée *Cheïbani Nameh* et de l'arrangement en turc du fameux roman *Medjnoun et Leïla*, Helali, l'auteur du roman en vers *Chah u Dervich*, « Roi et Moine », que le sceptique Bâber qualifie d'ouvrage « inconvenant »; par-dessus tous, et avant tous, le grand Mir Ali-Chir-Nevaï, historien, moraliste, poète, le véritable créateur de la langue djagataï classique, parfait gentilhomme au demeurant. « On sait tout ce qu'il y avait de distinction dans la nature d'Ali-Chir-Beg. Cette élégance de manières que le public attribuait à sa haute fortune était innée chez lui, et il ne s'en départit pas un instant, tout le temps qu'il demeura en disgrâce à Samarkande... Depuis qu'on fait des poésies en langue turque, personne n'en a fait d'aussi nombreuses et d'aussi excellentes que lui... Les hommes de mérite et de talent n'eurent jamais un appui comparable à Ali-Chir-Beg... Koul-Mohammed, Cheïkhi et Hus-

sein les musiciens, Bihzad et Chah Mouzaffer les peintres lui durent leurs succès. Il a été donné à bien peu d'hommes de faire le bien au même degré que lui. Il n'eut jamais ni fils, ni fille, ni famille. Il parcourut la vie dans de merveilleuses conditions d'indépendance. Après avoir débuté par être garde des sceaux, il parvint à la dignité de beg dans son âge mûr et conserva quelque temps le gouvernement d'Ester-Abad. A la fin, il renonça à la carrière des armes¹. » Ce portrait, tracé par Bâber, donne une idée suffisante du parfait honnête homme, tel qu'on le concevait en Transoxiane à la fin du xv^e siècle.

Parmi les moralistes, il convient de citer Hosami de Khiva, et surtout Obeïd-Oullah-Ahrar, qui pratiquait sa devise : « Ma pauvreté est mon orgueil », en cultivant lui-même son petit champ; il mourut en odeur de sainteté en 1489, et sa tombe est un lieu de pèlerinage à Samarkande. Mevlana Fasilh Ed-Dine (mort en 1511) et Mollah Aboul Gaffour (1510) sont encore classiques aujourd'hui pour leurs ouvrages de dogmatique et d'exégèse. Le *Debistan* (École des religions) de l'Orient a été composé, à la même époque, par un anonyme. A la fin du xv^e siècle, également, le géographe Djami écrivit son livre sur l'Inde et sur la Chine. Parmi les historiens, on connaît assez Cherif-Ed-Dine, Abdourrezzak et Mirkhond, pour que je n'en dise rien de plus. En terminant, je nomme le meilleur de tous, le maître prosateur en turc djagataï, le Grand Mogol Bâber. Après lui, la décadence fatale commence, et on ne trouve plus, hors de la littérature orale, que le rude Aboulghazi, khan de Khiva au xvii^e siècle, qui a su garder, dans son turc sans façon, mais non sans art, la mâle et nerveuse sobriété des grands ancêtres.

1. Bâber, I, 184.

INDEX ALPHABÉTIQUE¹

- | A | B |
|--|--|
| Abaka, 131, 432. | Baber, 64, 81, 497, 501, 504, 504, 507, 510. |
| Abares, 100, 111, 113, 115, 299. | Bachmane, 348. |
| Abbassides, 147, 153. | Baïane, 345, 404. |
| Abdélites, voir Ephtalites. | Baidar, 344, 351, 360, 361, 362, 363, 364, 365. |
| Abdul Latif, 502. | Baidou, 434. |
| Aboul Faradje, 428. | Balkh, 307, 312. |
| Abou Saïd (R ^{me} de), 436. | Bamian, 311, 312. |
| Ahmed, ministre de Khoubilai, 401, 402. | Barlass, 441, 443, 444, 445, 447, 449, 451, 452, 455. |
| Aiberdi, 441, 443. | Barine, 226, 227. |
| Ain Djalouth (bataille de), 338. | Bartchouk, 250, 253. |
| Akbar, 497. | Batou, 345, 321, 324, 339, 340, 342, 349, 354, 353, 369, 370, 378, 380, 389. |
| Alains, 100, 299. | Bedr-Ed-Din, 304, 305. |
| Alak, 281. | Beibars, 350, 394, 422. |
| Al Birouni, 168. | Bela, 352, 353, 359, 369, 372, 378. |
| Alexandre IV (Pape), 428. | Benoît XII, 440. |
| Algou, 398, 399. | Béréké, 394, 396. |
| Ali Tchoun Gharbani, 63. | Bibars, voir Beibars. |
| Allemagne, 355, 356, 357, 362. | Bih Zad, 507, 510. |
| Almalik, 399, 407, 409, 419, 421, 443, 465, 466, 479, 481. | Birmanie, 404. |
| Alp Arslan, 179, 191. | Boghra, 173. |
| Alp Tékine, 159. | Bogordji, 219, 221, 229. |
| Amr ben Leith, 157, 158. | Bokhara, 125 et suiv., 132, 286, 413. |
| Argana Khatoun, 398, 399. | Bordjiguène, 201. Les légendes, 200, 203, 204, 205, 208, 215, 216, 219, 220. |
| Argoun, 297. Voir Argoun. | Bouddhisme, 123, 317, 325, 385, 403, 410. |
| Argoun, 432, 433. | Bougou, 170. |
| Arik-Bouka, 395, 396, 397, 399. | Bouïdes, 159, 177. |
| Arlad, 441, 443, 445. | Bouka ou Bigou, 132, 133, 151, 152. |
| Arméniens, 108. | Bouzoun, 442. |
| Atabek, 269, 273. | |
| Aureng Zeb, 504. | |
| Avicenne, 168. | |
| Azerbaïdjane, 489, 492, 494. | |

1. M. Milhaud, professeur agrégé d'histoire, a bien voulu se charger de cet Index; je le remercie du soin qu'il a mis à le faire. — L. C.